

La rétine, la parole, le sensible

Daniel Dugas, *La limite élastique*, Moncton, Perce-Neige, 1998, 84 p., 9,95 \$.

Pierre Perrault, *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 60 p., 10 \$.

Gatien Lapointe, *Corps et graphies*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / l'Orange bleue, 1999, 98 p., 10 \$.

Jacques Paquin

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2000). Compte rendu de [La rétine, la parole, le sensible / Daniel Dugas, *La limite élastique*, Moncton, Perce-Neige, 1998, 84 p., 9,95 \$. / Pierre Perrault, *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 60 p., 10 \$. / Gatien Lapointe, *Corps et graphies*, Trois-Rivières, Écrits des Forges / l'Orange bleue, 1999, 98 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 49-50.

Daniel Dugas, *La limite élastique*, Moncton, Perce-Neige, 1998, 84 p., 9,95 \$.

Pierre Perrault, *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1998, 60 p., 10 \$.

Gatien Lapointe, *Corps et graphies*, Trois-Rivières, Écrits des Forges/l'Orange bleue, 1999, 98 p., 10 \$.

La rétine, la parole, le sensible

Trois poètes, trois objets :
l'écran, le fleuve et le corps.

POÉSIE
Jacques Paquin

DANIEL DUGAS APPUIE SON VISAGE contre le petit écran et y traque les anomalies de la vie américaine ; Gatien Lapointe cherche l'origine du monde au plus intime du corps ; Pierre Perrault tente de traduire, sans le trahir, le fleuve.

« Un monde de chrome »

Le visage de la page couverture auquel l'artiste a fait subir une expansion semble provenir de la pigmentation du téléviseur. Le créateur en est le poète et auteur du recueil, Daniel Dugas. Il est un artiste pluridisciplinaire qui jouit d'un certain prestige si l'on en juge par sa participation, à titre de peintre, aux Jeux de la Francophonie qui se sont tenus à Madagascar, en 1997.

Poésie de la rétine que ce quatrième recueil, dont les principaux objets sont présentés à grands traits, pour en saisir le fugace et l'artifice. Le monde que donne à voir cette poésie est « de chrome » et l'histoire qu'il raconte est toujours teintée de gris. La pratique du collage, de l'amalgame et de la juxtaposition appartient à la plus pure tradition de la poésie états-unienne des années 1960. Le travail formel, qui n'est pas très élaboré, mise sur les effets, à la manière de la civilisation du regard que cherche pourtant à dénoncer le poème. Le constat, l'acte d'accusation, les preuves accablantes, l'inventaire des aberrations de la publicité et de la consommation en forment l'ordinaire.

Le sujet n'est pas nouveau, bien sûr, et Daniel Dugas ne renouvelle rien en la matière. Les vers qui suivent, par exemple, doivent sans doute beaucoup à la lecture d'Apollinaire :

*je crois au jour qui se lève
et à la splendeur des parcs industriels
j'embrasse les camions qui poussent dans le ciel
leurs vapeurs de diesel (p. 41)*

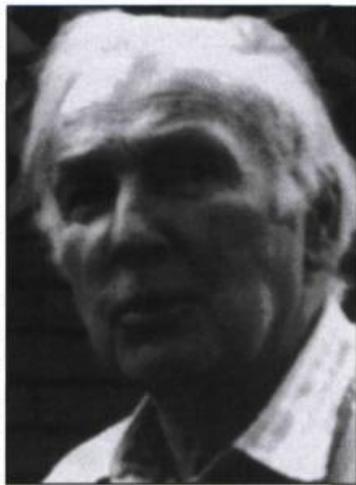
Les poèmes sont pour la plupart brefs, pour donner la concentration nécessaire à la charge sociale ou au trait d'observation. L'accumulation, non exempte de facilités, tourne vite au procédé et dépasse rarement le simple constat. L'efficacité du recueil, qui vaut surtout par le regard ironique, voire cynique que jette le poète, est donc plus limitée que ne le laisse entendre l'élasticité énoncée par l'intitulé. Je souligne une

dernière chose, à laquelle ne nous avaient pas habitués les Éditions Perce-Neige, reconnues pour leur qualité éditoriale : la présence de coquilles, nombreuses, qui déparent le recueil.

Le fleuve contre l'écriture

Le dernier recueil de Pierre Perrault est paru peu de temps avant sa mort, en décembre dernier. C'était la première fois que le poète faisait paraître un recueil à la maison d'édition de Trois-Rivières, alors que,

jusqu'ici, sans doute par tradition et par fidélité, il avait soumis ses textes à l'Hexagone. Ce dernier titre dresse un long réquisitoire en faveur du fleuve et de ses riverains, auxquels Perrault n'a cessé de rendre hommage tout au long de sa vie, tant dans ses écrits que dans ses nombreux documentaires. On ne sera donc pas surpris de retrouver, sous sa plume, des vocables qui coiffaient déjà ses recueils antérieurs : « Toutes-Isles », « Chouennes », « Gélivures », etc. On lit ce recueil comme l'ultime tentative, le dernier sursaut de cet aventurier des eaux pour défendre, devant ce qu'il appelle « l'enclume maladroitte des écritures » (p. 9), l'intraductibilité du fleuve. Alors que, pour Gatien Lapointe, le fleuve accompagnait le mouvement même du geste d'écrire, chez Perrault, bien au contraire, le fleuve reste et restera innommable : « comment dire un fleuve qu'on ne navigue plus ? » (p. 17) Aussi, la culture, dévalorisée au profit de la par-



Pierre Perrault

lure, ne trouve grâce aux yeux du cinéaste que lorsqu'elle provient d'un Jacques Cartier, navigateur et explorateur comme lui. Et surtout, parce que le Malouin a été le premier à désigner des réalités jusque-là inconnues de l'ancien monde. Perrault va même plus loin, il refuse à la fiction le pouvoir de donner une représentation vraisemblable du fleuve, ce qui écarte d'office toutes les tentatives des poètes de l'Hexagone, aussi bien que les dernières parutions qui renouent avec ce thème séculier, qu'on songe aux derniers titres d'André Roy [*Vies*], Paul Chanel Malenfant (*Fleuves*) ou Pierre Nepveu (*Romans-fleuves*) : « N'est-on pas toujours dépaycé par la fiction ? » (p. 23) lance le poète. Tant et si bien que ce recueil, sans vouloir tracer des frontières trop étroites entre les genres, laisse affleurer l'engagement polémiste plus que le travail des mots. Ce n'est pas surprenant dans la mesure où les mots eux-mêmes sont sujets de suspicion : ils trahissent, forcément.

Là, toutefois, où la poésie de ce recueil, à mon humble avis, prend son véritable essor, c'est au moment où Perrault s'interroge sur le sens à donner à l'estuaire du fleuve. Ce qui en ressort, c'est que ni les savants, ni les dictionnaires, ni même les animaux eux-mêmes ne peuvent servir de repères fiables de l'endroit exact où commence et finit l'estuaire. L'intitulé (« Le visage humain d'un fleuve sans histoire ») semble d'ailleurs lui dénier toute réalité. Le poème se gonfle de toute l'impuissance des vocables, de la perte de repères pour prendre une coloration métaphysique :

*mais comment préciser l'imprécis ?
localiser le transitoire ? nier le passage ?
définir le mouvant ?
nommer l'extravagance et l'exorbitant ?*
(p. 45)

À la fin, on assiste à un aveu d'échec à trouver le langage du fleuve, et nous, c'est-à-dire tous « ceux qui s'en préoccupent / le moins », sommes invités à mettre le fleuve « au monde du langage ». La petite section qui clôt le recueil est conséquente à la première : elle raconte, en une série de distiques, l'ascendant des cultures de l'écrit aux dépens de celles qui savent mais qui sont privées du pouvoir des mots, lesquels suscitent toujours la méfiance. Ce recueil pose, avec la disparition du poète, la dernière borne d'« une suite du monde » où poésie, cinéma documentaire, géographie et histoire naturelle cherchent à construire un pays, réel ou mythique.



Gatién Lapointe

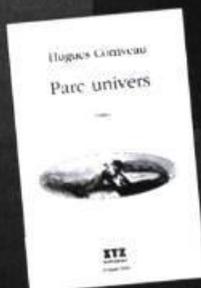
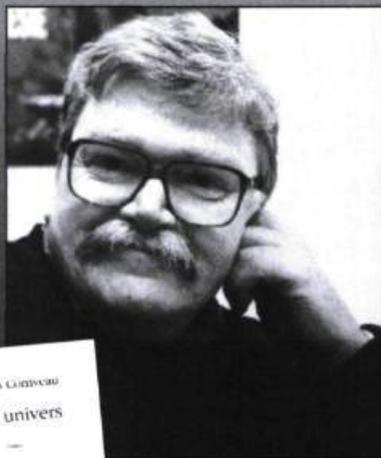
Le moins que l'on puisse dire est qu'il était temps ! Il était temps qu'un poète qui avait sombré dans l'oubli presque total ressuscite du sein même de la maison d'édition qu'il avait fondée. Les Écrits des Forges, grâce, entre autres, au frère, Claude Lapointe, et à Jean Royer, s'approprient à rééditer la part manquante de l'auteur de l'*Ode au Saint-Laurent*, œuvre phare de Lapointe. Ainsi, cette publication en comporte deux autres, soit *Barbare inouï* et *Corps et graphies*, cette dernière ayant initialement paru aux Éditions Sextant, fondées par René Coulombe, ancien élève des ateliers d'écriture animés par le poète à l'UQTR. S'ajoutent des textes publiés dans des œuvres à tirage limité (ouvrages d'art ou enregistrements sonores). La traversée des sept séries de textes nous donne une belle radioscopie du trajet de Gatién Lapointe. La lecture prend source au *Premier paysage*, puis se heurte aux poèmes-flots de *Barbare inouï*, écrits en continuité d'*Arbre-radar*. Cet esprit de rupture avec l'œuvre antérieure s'accroît dans *Corps et graphies*, qui épelle des « effets de matières, faits de corps » pour donner l'une des poésies masculines les plus sensuelles de notre littérature. La participation à des expériences sonores (« Corps de l'instant ») ou à des éditions d'art (« Fauve d'aurore » et « Fais reluire du gris ») montre le souci du poète de multiplier les médias propres à interpeller les inflexions du corps. La suite de poèmes de 1956, réunis sous *Premier paysage*, est tout à fait dans l'esprit hexagonal :

*Un matin de bonne heure
je reviendrai pas à pas
ou en grande tempête
par un sentier tout taché de fleurs et de sang* (p. 25)

Avec l'écriture de *Barbare inouï*, émerge une écriture plus serrée, lovée autour du pouvoir de suggestion des phonèmes, comme si le poète voulait inscrire au plus profond des mots une expérience qui lui vient d'une « profondeur » épidermique. Nous sommes en effet à l'aube des années 1980, époque où l'espace du pays est progressivement remplacé par le territoire du privé et de l'intime, en réaction aux espoirs déçus des élans collectifs. Bien qu'on parle souvent, dans le cas de Lapointe, d'un nouveau souffle poétique qui a pris forme après le long silence de treize ans, depuis la parution du *Premier mot* (1967), bien que le poète ait rompu définitivement avec la rhétorique des années 1960, il n'en demeure pas moins que la quête de l'unité, qu'elle se soit faite avec la terre, avec le fleuve ou, plus tard, avec le corps et avec les mots, ramène toujours (comme l'a bien montré François Dumont) à une quête de l'origine : « par échos — muscles en danse — l'univers remonte jusqu'à son germe de son. » (p. 73) La saccade des sonorités et des rythmes tient lieu des secousses qui traversent le corps comme un résonateur de sensations dans lesquelles la pensée, le réflexif, doit tenir le moins de place possible. La conscience est sentie comme rafales de sens disséminés à travers le poème. Lapointe a voulu signer, avec les majuscules, le spectacle du « Corps ACCOMPLISSANT l'indicible sens » (p. 61). Écartant le *je* comme centre du sujet, la poésie de Gatién Lapointe s'est tournée résolument, il y a de cela vingt ans, vers une quête qui visait l'adéquation entre l'instant et l'origine.



**félicite Hugues Corriveau
lauréat du Grand Prix littéraire
de la Ville de Sherbrooke 2000
pour *Parc univers***



Hugues Corriveau
Parc univers
roman